



ÉRIC DE BEUKELAER

## Pâques – Printemps éternel

Les funérailles sont des célébrations à haute densité spirituelle. Personne – jeune ou vieux, riche ou pauvre, croyant ou peu – n’y est à l’abri des larmes, du vertige et des doutes. Les masques tombent. L’humain apparaît dans sa nue fragilité. Dans toute sa grandeur aussi. Il y a quelques années, je me retrouvai à l’église au milieu de près de 800 jeunes, rassemblés pour dire « A-Dieu » à l’un d’entre eux, décédé accidentellement. À la fin des hommages, ses proches demandèrent à la juvénile assemblée d’applaudir le défunt. Un tonnerre de vivats retentit longuement dans l’enceinte sacrée. Expérience surprenante, mais ô combien signifiante. Ce fut comme un cri de vie... Le cri du matin de Pâques. Je pense aussi aux funérailles – bien plus classiques, celles-là – d’un prêtre de mon diocèse, décédé à un âge respectable. Une foule toute aussi dense, toutes générations confondues, s’était rassemblée. Plusieurs témoignèrent de ce que le défunt avait accompli au cours de son ministère. La vie de cet homme sans épouse ni enfants, apparut soudainement tellement féconde. Ce confrère avait son caractère et ses défauts – bien sûr – mais il avait laissé l’Esprit façonner sa vie. Une authentique paternité spirituelle en découla. Une part du mystère du prêtre s’exprime peut-être là. Ce n’est qu’au jour où nous nous effaçons pour de bon, que l’œuvre de Dieu qui s’est bâtie par nos mains, apparaît en vérité.

Il en va un peu de même avec une vie de prof. J’invite tous les enseignants qui ne le connaissent pas, à visionner « *Goodbye Mr. Chips* », film de 1939. Il raconte la vie ordinaire de Charles Edward Chipping, dit Chips, professeur de latin dans un collège anglais. À la fin de l’histoire, un jeune confrère murmure devant le vieil homme agonisant : « *dommage qu’il n’ait pas eu*

*d’enfants* ». Et le mourant de répondre : « *je vous ai entendu et vous vous trompez. Des enfants, j’en ai eu des centaines* »... « *C’était un professeur, un simple professeur ; Qui pensait que savoir était un grand trésor ; Que tous les moins que rien n’avaient pour s’en sortir ; Que l’école et le droit qu’a chacun de s’instruire ; Il y mettait du temps, du talent et du cœur ; Ainsi passait sa vie au milieu de nos heures ; Et loin des beaux discours, des grandes théories ; À sa tâche chaque jour, on pouvait dire de lui ; Il changeait la vie* », chanta bien plus tard un certain Jean-Jacques Goldman.

Mystère d’un printemps après l’hiver. D’une vie qui traverse la mort. Mystère de l’école, qui doit sans cesse se réinventer. Mystère de l’Église aussi, avec un type de vie paroissiale qui disparaît sous nos yeux, pour renaître autrement. Comme toute entité vivante, l’école et l’Église traversent les siècles en se régénérant. « *Elle change pour rester la même* », enseignait saint John-Henry Newman (1801-1890). Comment et sous quelle forme ce printemps adviendra-t-il ? Celui qui cherche, en perçoit les prémices. Laissons le souffle d’En-haut nous surprendre. Telle Marie Madeleine, devant le tombeau vide, au matin du troisième jour. « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* » « *Parce qu’on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l’a mis.* » (Jean 20, 11-13) Ne pleurons pas au pied de la tombe d’un passé qui s’effrite. Accueillons la surprise de Pâques – gage du Printemps éternel : « *Ne t’étonne pas que je t’aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d’où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l’Esprit.* » (Jean 3, 5-8) ■



© Catherine Jouret